

**SOUS LE SIGNE INDIEN OU LE PESSIMISME LITTÉRAIRE :
POÉTIQUE DU FATALISME ET DU DÉTERMINISME
DANS LE ROMAN *DOULEUR EXQUISE*
DE SALAH OUDINA**

Samira MOHAMED BEN ALI
Université 20 août 1955- Skikda, Algérie
s.mohamedbenali@univ-skikda.dz

Résumé: La littérature algérienne francophone postmoderne suggère de nouvelles thématiques qui appréhendent des réflexions sur l'existence dans son rapport à l'expérience humaine. En dépit de la prévalence de la science à l'époque contemporaine, certaines croyances et superstitions ont su traverser le temps et trouver refuge dans les esprits fatalistes, nourries de désespoir et de défaitisme. Le roman algérien de langue française *Douleur exquise* de Salah Oudina dépeint un cadre général de déception et d'affliction dans le rapport conflictuel de l'homme à Dieu et nous propose de pénétrer dans l'esprit fataliste et l'attitude défaitiste du protagoniste dans sa tentative de trouver des réponses à des questions d'existence et de providence. Nous tenterons dès lors de procéder à une étude analytique des différentes manifestations du fatalisme et du déterminisme dans l'œuvre à travers une thématique éclatée qui raconte le parcours d'un antihéros, dans une certaine ambiance pessimiste et prospective. Le déterminisme psychique du personnage sera projeté sur une société ambivalente et à l'échec pour ainsi tenter de reconstruire le chaos d'un monde qui fonce vers l'abîme. Nous analyserons les signes du *fatum* y compris le retour au mythe des ancêtres à l'origine de la malédiction ainsi que la manière dont le narrateur déjoue, par le biais de la mise en abyme, le sort du protagoniste et propose la reconstitution d'une société dystopique dans son ultime tentative de regagner l'optimisme souhaité et de contourner le destin.

Mots-clés : Fatalisme, déterminisme, pessimisme littéraire, libre arbitre, mise en abyme.

THE INDIAN SIGN OR LITERARY PESSIMISM: THE POETICS OF FATALISM AND DETERMINISM IN THE NOVEL *DOULEUR EXQUISE* BY SALAH OUDINA

Abstract: Postmodern Algerian francophone literature suggests new themes that apprehend reflections on the existence in relation to human experience. Despite the prevalence of science in the modern era, some beliefs and superstitions have been able to cross time and find refuge in the fatalistic spirits nourished by despair and defeatism. The novel *Douleur exquise* by Salah Oudina, depicts a general framework of disappointment and grief in the conflicting relationship of man to God and invites us to get into the fatalistic spirit and the defeatist attitude of the protagonist in his attempt to find answers to questions about existence and providence. We will undertake a thematic and analytic study of different manifestations of fatalism and determinism in the novel's derivative theme that tells the story of a fatalistic antihero in a pessimistic outlook. The character's psychic determinism will be projected onto an ambivalent society and the failure to reconstruct the chaos of a world that is heading towards the abyss. We will analyze the signs of *fatum* including the return to the myth of the ancestors at the origin of the curse as well as the way in which the narrator thwarts, by means of the *mise en abyme*, the fate of the protagonist and

proposes the reconstitution of a dystopian society in its ultimate attempt to regain the desired optimism and circumvent the fate.

Keywords: Fatalism, determinism, literary pessimism, free will, mise en abyme.

Introduction

Percevoir la littérature comme une expérience approfondie qui ausculte l'âme humaine, c'est pénétrer dans ses abysses, percer ses secrets et ses zones d'ombre. La littérature est une éternelle tentative de répondre aux questions liées à l'existence de l'homme et de l'univers, en traduisant en mots les pensées les plus complexes et les plus réfléchies. L'être humain en éternelle quête de soi et du sens de la vie, a toujours tenté de percer les mystères de la création et du destin, à la lumière de sa propre pensée et de son imaginaire. A cet égard, la littérature algérienne francophone postmoderne continue d'aborder diverses thématiques hantées par des questions existentielles et le poids de son Histoire traumatique, dans un éternel aller retour entre passé, présent et futur. Cela donne l'impression que la littérature ne peut être dissociée du mal en héritage et du pessimisme littéraire imprégné d'un passé tumultueux. La trace de ce pessimisme est perceptible à travers des œuvres qui revisitent la crise identitaire, la quête de soi, les inégalités sociales, les nouvelles formes d'asservissement et leur impact sur les personnages, les événements et l'imaginaire en général.

Dans le roman *Douleur exquise* de Salah Oudina, publié par Dar Errouh en 2013, le protagoniste tente tant bien que mal, de comprendre le sens de son existence malheureuse tout en essayant de changer le cours de sa destinée chemin faisant. Le narrateur-protagoniste raconte une histoire d'amour impossible entre lui et une jeune fille issue d'une famille aisée, en anticipant un futur ténébreux. Il ne cesse d'interroger le destin, de le blâmer pour son échec réitéré et tente malgré tout de le contourner voire le changer. L'auteur, pour ce faire, nous offre une écriture teintée de pessimisme qui puise dans diverses sources telles que le mythe, l'Histoire, le folklore, tout en thématisant la fatalité, à l'instar de *Jacques le Fataliste* de Denis Diderot (1796) qui raconte l'histoire dialoguée semée d'aventures entre Jacques et son maître. Jacques est un personnage pour qui tout est écrit. Il considère que l'homme n'a pas autre choix que d'exécuter une œuvre qui lui est destinée d'avance. Dans le roman *Douleur exquise*, le narrateur fait appel à la superstition, aux forces surnaturelles, occultes et aux ancêtres. Entre l'être et le faire de son état d'âme fataliste et pessimiste, nous tenterons de retrouver l'élan positif et libre qui reconstruit le chaos du monde dans lequel vit le protagoniste.

Pour cela, nous répondrons à la problématique suivante: Comment l'auteur thématise-t-il la fatalité et quelles sont les différentes manifestations du fatalisme et du déterminisme dans le roman? Où se situent la liberté et l'optimisme dans la dialectique de l'être et du faire? Nous postulons que la thématisation éclatée du fatalisme est à l'origine du pessimisme littéraire général dans la mesure où elle émane de la fragmentation, du chaos et de l'échec réitéré du protagoniste. Aussi, le fatalisme poserait la question du déterminisme et du libre arbitre dans le roman, leur degré d'intervention dans le cours des événements et leur impact sur la possibilité de regagner de l'optimisme lié au destin du protagoniste. De ce fait, nous proposons un

plan de travail axé sur l'étude du fatalisme dans le roman, à travers une méthode analytique partant de l'étude thématique à la réécriture du mythe, notamment le mythe des ancêtres et les *Mille et une nuit*. L'étude part du fatalisme chez le protagoniste, vers sa manifestation dans le cadre général du récit, sa thématisation à travers la dialectique de *l'être* et du *faire*, puis sa projection sur la superstition et la malédiction. Nous mettons l'accent sur les mécanismes d'écriture qui puisent dans le religieux, la mythologie et la philosophie dans un entremêlement brouillé par l'enchâssement et la mise en abyme qui réécrivent les *Mille et une Nuit*. Le but est de déconstruire le processus du fatalisme et du déterminisme dans le roman et de mieux comprendre ses dimensions.

I. Autour du fatalisme, du déterminisme, du libre arbitre et du hasard

On entend par fatalisme le fait que l'individu se retrouve dépourvu de la volonté de faire changer les choses et prend conscience que tout est écrit avant sa naissance même. Le destin suit son cours au-delà de la volonté des individus, de leurs éternelles tentatives de le braver, c'est la loi du fatalisme considéré depuis les temps les plus reculés comme une force supérieure aux hommes et parfois même aux divinités, imposant des lois auxquelles nul ne peut échapper. Cette assertion peut être justifiée depuis l'antiquité par la pensée mythique de héros qui se retrouvent dans des impasses et qui étaient soit guidés par les esprits et les miracles des dieux, soit entravés par eux dans leurs quêtes lors des épreuves qui mettent à nu la faiblesse humaine et sa défaite certaine face à la force de la nature. *Ulysse* à titre d'exemple était contraint par les divinités à mener des aventures et ne pouvait regagner sa patrie et revoir sa famille sans l'intervention des divinités dans toutes les épreuves qu'il a passées. *Sisyphé* pour sa part, connaissant l'autorité de *Zeus*, a osé le défier malgré la puissance de ce dernier, considéré comme la divinité suprême et fut condamné à subir le châtement éternel de faire rouler le rocher, tout comme l'être humain condamné à subir moult malheurs dans sa quête d'une vie meilleure. *Pandore* créée par *Zeus* en vue de se venger de *Prométhée* pour avoir volé le feu sacré, incarne la faiblesse des humains face aux différents maux qui émanent des divinités dont il sont victimes. *Pandore* incarne également le destin fatal de ceux qui s'opposent aux lois divines, qui tentent de les violer et de leur faire face. Elle est l'incarnation de l'autorité du ciel *Versus* l'humanité et du châtement qui s'abat sur les mortels afin de maintenir l'ordre et le règne absolu des divinités. Quant à *Œdipe* et sa fille *Antigone*, ils accomplirent malgré eux le destin auquel ils étaient voués avant leur naissance même, puis subirent une punition divine, malgré leur volonté d'échapper à leur destinée et faire régner la justice. Beaucoup d'autres exemples tirent leurs origines de l'éternelle tentative de comprendre les mécanismes de la fatalité dans les traditions orales à travers le monde, dans les littératures et les attitudes psychologiques soucieuses de percer son mystère. Le fatalisme est considéré comme une : « Doctrine selon laquelle le cours des événements échappe à l'intelligence et la volonté humaine, de sorte que la destinée de chacun de nous serait fixée à l'avance par une puissance unique et surnaturelle. » (www.lalanguefrancaise.com). Les exemples susmentionnés illustrent la prise de conscience par l'homme ce principe, issue des enseignements de différentes religions dont la pensée à tendance philosophique est

enracinée dans les esprits. Le fatalisme est considéré par les critiques comme l'aboutissement des recherches de *Spinoza* et *Hobbes* sur l'origine du monde,

L'un en supposant qu'il y avait une infinité de petits éléments éternels et nécessaires, qui par leurs combinaisons formaient les corps et les êtres pensants ; l'autre en prétendant qu'il y avait une substance éternelle, nécessaire et infinie, dont tous les êtres étaient des modifications, ou des affections nécessaires.

Pluquet (1757, 452-453)

Le fatalisme en tant que machine infernale et aux lois immuables, et dont les mécanismes ne peuvent être saisis par l'esprit humain, est régi par une rigueur qui exclut toute volonté ou prévisibilité. Incarné par la force divine et/ou providentielle subie par l'homme, il remet en question l'hypothèse du libre arbitre, dans la mesure où l'être humain agit suite à des impulsions et des passions. Le fatalisme: « postule donc une volonté supérieure qui décide du destin des hommes sans leur laisser de liberté de choix. » (Gleizes, 2007, p. 71) Cette assertion nie la liberté et l'indépendance comme faculté qui permet à l'homme de faire des choix nourris par la réflexion et la contingence, puisqu'

Être libre, c'est donc s'éprouver comme étant à la croisée de chemins et élire un possible préférablement à un autre. L'être libre s'éprouve comme la source de potentialités distinctes entre lesquelles il n'a qu'à choisir en vertu de motifs et de mobiles clairement identifiables et dûment pesés.

Pommier (2010 : 58)

Cette vision peut être justifiée par l'existence d'une âme spirituelle qui s'assume, capable de distinguer le bien du mal, le vrai du faux d'un point de vue théologique, et s'oppose bien entendu au déterminisme comme : « relation nécessaire d'un phénomène avec ses antécédents. C'est la base de la loi naturelle. Le mot peut avoir une volonté plus étendue, mais toujours il suppose une nécessité soumise à quelque règle relationnelle, accessible à l'intelligence. » (Noel, 1905, p. 7) Cette relation causale postule que l'univers est régi par une rigueur sans faille et que tout ce qui arrive est la conséquence ou la cause d'un autre fait, dans une continuité inévitable. Le déterminisme est plus explicatif quant aux modalités et au processus qui le gouvernent et tente de trouver des réponses logiques aux événements et leur avènement. Les déterministes réfutent l'hypothèse du libre arbitre et invoquent l'ignorance des déterminations par ses adeptes, lorsque ces derniers pensent qu'ils sont libres. (Pommier, p. 58) Il est à croire que le principe du déterminisme ne cède aucune place au *hasard* par sa causalité logique, mais certains chercheurs l'associent au hasard par le fait que : « ce qu'il y a dans la notion du hasard c'est l'idée de l'indépendance, ou de la non solidarité entre diverses séries de causes. » (Cournot, 1851 1975) Il existe également un déterminisme physicaliste basé sur la calculabilité des états de l'univers, et un déterminisme hasardeux appelé également matérialisme aléatoire, qui laisse place à l'aléatoire. (Cournot, 1851 1975). Il est directement lié au phénomène du hasard très difficile à expliquer et dont les éléments ne disposent pas de liaison explicite et logique à vue d'œil ou d'esprit. La question du fatalisme, du

déterminisme et du libre arbitre ne cessera de tourmenter philosophes, théologiens et chercheurs, puisqu'elle est immanente à la création de l'univers et à ses mystères, qui ne cessent de susciter la curiosité de l'homme toujours fasciné par la découverte et la connaissance. L'auteur et à l'instar de nombreux écrivains revisite la pensée fataliste dans son roman *Douleur exquise* et transmet les tourments de son personnage, car l'auteur : « exploite sa vocation pour créer une figure dotée de finesse d'esprit, de subtilité, et d'enthousiasme, mais également un être tourmenté par des passions violentes qui le transforment d'un personnage dynamique à une créature figée dans l'intrigue du roman » (Manal, 2020, p. 19) Ce qui conduit à une attitude fixiste de la fatalité, dans un rapport de forces inégalées qui repense la rivalité mythique entre la divinité dans toute sa puissance et l'ange déchu *Lucifer* incarné par le protagoniste.

2. *Douleur exquise* ou l'oxymore révélateur

Douleur puise toute sa signification dans jargon médical *douleur vive et nettement localisée*, et fonctionne comme oxymore dans le rapport entre amour et souffrance, un amour que la société refuse au protagoniste mais qui demeure vivant au fin fond de son être, nourrissant son quotidien par de doux souvenirs : « Ainsi, meurt un amour et commence une nouvelle vie à l'ombre de cette douleur exquise prisonnière du présent (...) » (Oudina, 2013, p. 195) Le titre est repris à la fin, lorsque le narrateur annonce la situation complexe du protagoniste et la nécessité de faire un choix entre amour et famille ; c'est la raison qui l'emporte, puisqu'il ne pouvait sacrifier sa femme et ses enfants pour : « Une longue histoire d'amour écrite sur les pages d'un cahier jauni par le temps ». (Oudina, 2013, p. 183) Il s'agit d'une triste histoire d'amour entre Elias et Lydia surnommée Ely qui se heurte au refus catégorique et au dédain des parents d'Ely. Le refus se transforme en haine entre les deux familles et s'accroît au fil des années. Dans sa trajectoire, le protagoniste ressasse son enfance misérable et semble hanté par le spectre d'un passé aux conséquences lourdes qui définit malgré lui, son présent. Cette situation le pousse à s'interroger sur le destin et sa fatalité. Cette hantise l'empêche de prendre les dispositions nécessaires pour le transcender. À travers une écriture dédoublée et éclatée, le narrateur offre une vision proleptique d'un futur sombre et apocalyptique, pourtant ce n'est qu'à la fin et pris au piège de l'enchâssement que l'on se rend compte qu'il tourne en rond et qu'un nouveau départ s'annonce à l'horizon.

2. Ambivalence et esprit fataliste du protagoniste

Dans le roman *Douleur exquise*, le narrateur relate le parcours du protagoniste *Elias* qui rivalise avec le destin et n'accepte pas son sort marqué par une succession de déceptions. Il est lui-même narrateur omniscient ayant une connaissance préalable de ce qui l'attend grâce à sa vision prospective. Elias est un personnage pessimiste et superstitieux qui se voit victime d'une vie rude et d'un destin injuste. Sa réussite semble conditionnée par son statut social, car malgré le rêve d'une vie meilleure qu'il n'arrive pas à réaliser. Il impute tout son malheur à son enfance malheureuse et surtout à la pauvreté. Les premières pages du roman semblent être relatées par un narrateur hétérodiégétique qui présente au lecteur un tableau détaillé de la désolation d'un village démuné et de ses habitants pauvres et endurcis par le besoin et

la rudesse du climat et du quotidien. Ce n'est qu'à la vingtième page qu'on se rend compte que ce narrateur hétérodiégétique qui relate la naissance d'un bébé venu au monde comme par erreur dans une contrée perdue et comme une profanation, n'est autre que le protagoniste. L'emploi de la troisième personne du singulier pour l'identification de soi suppose que le protagoniste ne s'accepte pas et rejette la situation dans laquelle il vit. De ce fait, il pose la problématique du libre arbitre dans la conception de l'enfant qu'il était, connaissant au préalable le destin auquel il était voué. Ce qui laisse supposer qu'il aurait refusé de venir au monde s'il avait le choix :

C'est l'évidence même qui fait que son esprit encore en dormance ne lui permettait pas de cerner les choses, d'autant plus qu'il n'avait pas été sollicité pour donner son assentiment sur sa conception, ni d'ailleurs sur la durée de sa « gestation »

Oudina, (2013 : 12)

La fatalité intervient dans l'absence de toute volonté propre à l'être humain de décider de sa vie, de son sort et de son avenir d'autant plus que la vie ici-bas est un éternel tourment. D'un point de vue théologique, l'esprit fataliste- *réfutant le libre arbitre*- intervient dans la perception de la naissance de l'enfant comme profanation et malédiction d'une naissance qui vient au moment de la mort et qui condamne déjà le nouveau venu à une vie tourmentée :

C'est à se demander et sans trop vouloir donner l'occasion aux adeptes à la criée « au mécréant » si, ce même bébé n'a pas été fécondé pour noyer la persistance d'un désir sexuel lors d'une veillée funèbre là où, le mort l'on ne sait par quel tour maléfique a jeté un mauvais sort à l'encontre de ces blasphémateurs sans la moindre pudeur due aux morts.

Oudina, (2013 : 16)

Saisi par la colère contre tout ce qui constitue son univers, le protagoniste entre en rivalité avec Dieu, et propose des réflexions profondes d'ordre philosophiques quant à la fatalité et au libre arbitre, nourries de questions sans réponses qui interpellent le lecteur:

Si le destin est une vérité obvie dans l'esprit des humains de ce monde, qui est alors son créateur ? Pourquoi imputer à l'être ses fautes cumulées durant son cycle de vie ? Si le destin est prescrit à ces derniers sans leurs consentements avérés, sont-ils comptables de leurs actes ? Dans ce cas précis, ne sont-ils pas ni plus ni moins que les zombies de leurs volontés annihilées ? Pourquoi le Mektoub a-t-il été instauré avec cette iniquité flagrante que l'on retrouve au sein de tous les peuples du monde ? (...).

Oudina, (2013 : 40-41)

Ces questions sur l'existence, la fatalité et la liberté de l'homme, traduisent une réflexion très profonde sur le secret de l'existence animée par le refus du vécu, des conditions défavorables et de l'absurdité du monde aux yeux d'*Elias*. Il va jusqu'à accuser Dieu d'iniquité et d'injustice dans une audace qui rappelle la rébellion de l'ange déchu *Lucifer*. L'on perçoit également que le motif principal d'un tel

questionnement est sa condition économique et sociale qui l'a privée d'une enfance heureuse. Le protagoniste rejette son enfance ainsi que tous ses maux familiaux et sociaux et déferle toute sa colère sur un destin injuste et abject. Le refus de son destin développe chez le protagoniste un esprit fataliste, car son parcours et son attitude atteste du contraire de ce que celui-ci prétend. Il déclare qu'il veut réaliser ses rêves mais ne déploie pas d'efforts pour réussir. Il ne fait nullement part de ce que sont réellement ses rêves et ne dessine aucun plan pour les réaliser. Le protagoniste se promène d'échec en échecs, se laissant guider par les aléas de la vie et du destin. Après l'échec scolaire qu'il refuse d'assumer, il se contente de petits travaux et sombre dans la paresse. Le parcours scolaire qui devait le sortir du monde désolé qui l'immobilise a été contourné par la ruse de faire des conquêtes amoureuses tout en apprenant « une obsession constante née de ce désir de grandir, de se revaloriser, et de côtoyer la gent féminine qui pullule dans les établissements scolaires et centres de formation professionnelle ». (Oudina, 2013, p. 85) Cette étape l'a initié à la découverte d'autres formations et à l'élargissement de son monde restreint pour s'ouvrir sur d'autres perspectives. Dès lors, cet antihéros passif, affiche un faible *vouloir* suit le cours des événements et demeure fort rattaché aux circonstances qui lui échappent depuis son enfance et jusqu'à sa maturité. Un antihéros hanté par la superstition qui lui confère une vision pessimiste du futur. Il n'en demeure pas moins qu'il est réaliste, en sachant qu'il ne peut faire exception dans un pays en état de guerre, s'assimilant à tous les concitoyens subissant les mêmes affres. Or, les événements qui se sont succédé lui ont porté un élan positif qu'il n'a su gérer à cause de son attitude fataliste. Il est conscient de ce qu'il est capable de faire mais ne fait que dénoncer et protester. Il est ambivalent dans la mesure où il affiche un dérèglement entre *le dire et le faire*. Sa superstition exagérée est liée à la sacralisation et à la sanctification de la mort, d'une part, et de la peur qui le hante et se transforme en phobie pendant toute son enfance, d'autre part. Il en est conscient dans un certain déterminisme psychique régi par l'inconscient au sens *freudien*, dans sa tentative de trouver une cause plausible à ses échecs, en imputant à son passé récent et lointain toute la responsabilité pour son malheur d'enfance.

3. Manifestation du fatalisme dans le roman :

Le fatalisme prend des aspects différents à travers le roman; ses mécanismes dévoilent une pensée négative de dépendance et de défaitisme sous le signe du *Mektoub* -emprunt arabe qualifiant le destin- incrusté au plus profond de l'esprit du protagoniste et dans la société algérienne de croyance musulmane. Il puise dans ce que nomment certains chercheurs, *le fatum Mahométhanum*, principe selon lequel tout est écrit d'avance. Deux concepts sont invoquées pour ce faire: *le destin Al Qada'* et *le décret d'Allah Al Qadar*. Sujets à diverses interprétations, ces deux valeurs ont fait couler beaucoup d'encre, considérées synonymes par certains théologiens et nuancées par d'autres, affirmant que *le destin* serait estimatif alors que *le décret d'Allah* est décisif. (<https://mqaall.com>) Le fatalisme se manifeste à travers le cadre spatio-temporel, la thématization du destin, la superstition et la malédiction.

3.1 Un cadre général de désolation

L'incipit dévoile déjà le cadre général de l'histoire. Il dépeint l'image d'une contrée éloignée qui vit au seuil de la pauvreté et qui dispose de peu de moyens pour subsister. L'époque n'a pas été définie par le nombre d'années, mais par une expression hyperbolique qui mesure les années misère de la région, et dans un humour sarcastique, la familiarité avec cette misère devient norme «à marquer d'une pierre blanche.»(Oudina, 2013, p. 7) Le narrateur dresse le portrait physique de ses habitants rongés par la misère, exprimant dans l'humour noir leur haillons dignes des films d'horreur, une image mentale qui reflète l'extrême pauvreté que le lecteur actuel ne peut imaginer autrement que par cette expression périphrastique:

Dénominateur commun frappant, les vêtements à l'état de loque semblaient sortir tout droit d'une collection de prêts à porter taillée spécialement pour les besoins d'un film d'épouvante à la demande expresse de l'on sait quel metteur en scène adepte de suspens hitchcockien.

Oudina, (2013 : 8)

Le narrateur décrit les conditions de vie rudimentaires telles que la pénurie d'eau, dont le ravitaillement se fait par les moyens les plus simplistes, les constructions précaires, telles que la mosquée bâtie de pierre, d'argile et de roseau, les passages étroits et la nature hostile, etc. : « Inéluctablement, ce tableau inique de désolation, loin de cerner méticuleusement l'état des lieux, la pauvreté tenait le haut du pavé, pour s'ériger telle une sanction divine, contre ces êtres malpropres, crasseux aux visages durs». (Oudina, p. 10) La mosquée délabrée mais sacrée, lieu de spiritualité et de concrétisation de la foi, représente le brin d'optimisme qui aide les villageois à vaincre leurs malheurs en prenant leur mal en patience, contrairement au narrateur qui semble le désapprouver et appréhender cette situation comme colère divine qui s'abat continuellement sur cette contrée : « Le destin paraissait s'acharner contre ces paysans qui tramaient à longueur de journée sans jamais vraiment pouvoir manger à leur faim, ni encore moins, se vêtir avec des habits propres. » (Oudina, 2013, p. 11) Cette colère est cumulée par le retour à un passé de désolation ayant plongé cette contrée dans une misère interminable due à la nature indomptable, au climat peu favorable et à la colonisation à laquelle le narrateur fait juste allusion mais n'incrimine point.

3.2 Le destin thématique :

De l'incipit et jusqu'au prologue, la fatalité semble guetter le narrateur au moindre détour. La machine du destin est à l'œuvre dans la mesure où elle déjoue les plans du protagoniste, qui est lui-même hanté par ce qu'il appelle *Mektoub*. Nous constatons que le protagoniste passe par deux étapes dans son rapport à la fatalité. Une première étape d'*être* et une deuxième étape de *faire*.

-La phase de l'être :

Il s'agit de la phase de l'enfance et de l'adolescence du protagoniste, caractérisée par le refus de la situation dans laquelle il est né et a vécu, à commencer par le cadre spatio-temporel dans lequel se situe l'histoire. La vie est perçue non pas comme un don ou une existence florissante, mais plutôt comme un châtement, un

mauvais sort qui annonce une vie morose, un avenir sombre, outre le fait qu'elle se limite aux besoins les plus élémentaires de procréation :

Ainsi sans le désirer ni même en faire la demande, il était venu très tôt dans un monde trop brutal à la seule fin de perpétuer la tâche de procréation à venir, sous réserve d'arriver à maturité et à la condition expresse que le rôle prépondérant des glandes reproductrices de mâle ne fasse pas défaillance en la matière.

Oudina, (2013 : 14)

Le narrateur soulève la question de la liberté de l'homme, condamné à subir un sort qu'il n'a pas choisi, dans une vision pessimiste qui appréhende la vie comme un deuil. Il soulève plusieurs questions philosophiques sur la fatalité de l'ordre d'un *pourquoi* désireux de comprendre l'essence des choses et de l'existence. La pensée mystique de la population musulmane en question perçoit cette fatalité comme purge des erreurs et péchés ou *Ibtala'* au sens d'épreuve au bas monde, qui sera récompensée par le paradis après la mort « (...) à moins que, ce ne soit là, qu'un châtement avant terme pour les absoudre de leurs péchés lors du jugement dernier. » (Oudina, 2013, p. 14) En interrogeant les lois de la fatalité, le protagoniste remet en cause le concept d'égalité des ressources, de partage et de ségrégation et dans une certaine itération des questionnements auxquels il ne trouve pas de réponse. Cette phase d'*être* correspond surtout à la défiance des lois divines par *analogie à un Lucifer* qui ose contester les lois du ciel. Elle est également caractérisée par la passivité du héros qui, même armé par le vœu de transcender la misère de son vécu, ne prend aucune initiative et se laisse entraîner par le cours de la vie. Le protagoniste n'agit point, il subit et se promène d'échec en échecs. Dépourvu de volonté, il rate sa scolarité, son unique salut et condamne, dans un déterminisme inconscient, la misère et les problèmes familiaux à l'origine de cet échec. L'école représentait le seul point positif capable de le repêcher du malheur, mais il préféra sécher les cours jusqu'à son renvoi. Cette phase d'*être* correspond à sa tentative de comprendre l'œuvre de la fatalité et à en être soumis. Ce qui donne à voir un personnage ambivalent, qui d'un côté, s'oppose à l'œuvre de la fatalité et la rejette, et d'un autre ne fait rien pour la déjouer à cause d'une obsession ancrée dans la superstition.

-La phase du faire :

Elle correspond à la tentative du protagoniste de prendre son destin en main, mais pas de la volonté héroïque que l'on s'imagine. L'antihéros retrouve peu à peu de nouveaux objectifs dans sa vie. Il suit des cours par correspondance, s'acquitte de son service militaire. La colère contre le destin s'apaise mais elle est vite invoquée au fur et à mesure qu'il avance, dans un esprit fataliste qui s'attend à l'intervention du destin au moindre détour. L'on se rend compte que le protagoniste est entrain de mûrir et de changer. Son *vouloir* demeure toujours prisonnier du passé car il ne se transforme pas encore en *pouvoir*, au sens libérateur du terme. Face à son premier obstacle, dans son histoire d'amour avec *Ely*, il abandonne vite la quête et refait sa vie. Son défaitisme se manifeste à travers l'emprise du passé sur ses choix présents, lorsqu'il épouse une femme qui ressemble à sa bien-aimée, une manière de contourner une

fois de plus la situation au lieu de lui faire face comme un héros à proprement parler « c'était juste une doublure qui avait pour devoir et indépendamment de sa volonté, de me faire vivre dans un rêve qui se rattache à mon passé ». (Oudina, 2013, p. 167) Une fois de plus, L'antihéros choisit le chemin le plus court, à savoir l'illusion plutôt que la réalité et préfère incriminer le destin

À partir de là, longtemps astreint à suivre mon destin, comme un vulgaire toutou tenu en laisse, j'ai pris mon courage pour gérer ma vie en fonction des derniers événements intervenus dans ma relation amoureuse laminée et perfidie des gens.

Oudina, (2013 : 155)

Le pessimisme dû au chagrin d'amour est transposé dans les plaintes de l'amour perdu et du destin tragique, le protagoniste pose de profondes réflexions philosophiques, mystiques et sociales sur le destin, la destinée, les inégalités sociales, l'amour et le matérialisme qui ronge la société : « Inversement, l'on aime pour de l'argent avec un côté matérialiste, que l'on cache insidieusement. Autrement dit, il n'existe que rarement des mariages d'amour qui ne soient pas souillés par l'opulence de l'argent. » (Oudina, 2013: 159) Son déterminisme inconscient qui accuse la société ne l'empêche pas de se conformer à ses normes en choisissant le chemin court de procréation qu'il a dénoncé plus haut, ce qui atteste d'un esprit fataliste, ambivalent et défaitiste à la fois: « j'ai choisi de me caser à nouveau pour guérir du mal de la solitude et perpétuer la descendance au nom de l'identité profonde du genre humain et du besoin d'amour ». (Oudina, 2013, p. 157). Sa dernière rencontre avec *Ely* était pour lui l'œuvre du destin, *le faire* se manifeste à travers l'initiative d'*Elias* d'aborder sa bien-aimée et de l'emmener au bord de la mer pour qu'elle puisse enfin marcher, ce miracle n'est pas gratuit puisqu'*Elias* reçoit des coups de feu et perd conscience.

3.3 La pensée superstitieuse

Le fatalisme ne peut être exclu de la pensée superstitieuse et pessimiste, notamment lorsqu'elle est associée à la mort et au désastre. Deux aspects d'une même pensée fataliste hantent l'esprit du protagoniste et portent en eux croyance et superstition qui l'empêchent d'évoluer ou d'agir. La pensée superstitieuse se manifeste par la réitération d'expressions et de motifs qui conditionnent son *faire* le long de sa trajectoire, à savoir *l'obsession du signe indien –dans sa fonction symbolique- et l'incident de l'épithaphe* auxquels nous consacrons les parties qui suivent. Il faut souligner qu'outre la pensée superstitieuse, le fatalisme suggère une pensée mythique du destin considéré comme divinité à l'origine du sort implacable, issue du chaos et qui détient les rennes de l'existence, un destin-fatalité qui l'emporte toujours sur l'homme.

-L'épithaphe comme signe

L'incident de l'épithaphe concrétise la pensée superstitieuse du protagoniste, par la considération qu'il voue au champ de repos éternel *le cimetière*. Il accède à ce cimetière guidé par son errance habituelle dépourvue d'objectif. Se rendant compte de ce qu'il vient de faire, il considère cet acte comme profanation qui sera punie par

une malédiction certaine commise malgré lui, entraîné par ses pas jusqu' « à un endroit où, pour mon malheur, j'ai récolté le fruit d'une malédiction de circonstance, les peines néfastes après cette profanation aux allures de sacrilège. » (Oudina, 2013, p. 34) Cette pénétration-profanation du cimetière l'a conduit devant une épitaphe qui portait l'expression lyrique : « *Tout ce que l'amour peut offrir : Une Fleur, Un Déchirement, Une Larme, Un Souvenir* ». (Oudina, 2013: 34-35) La lecture de cette inscription provoque chez lui une sensation de frayeur et de stupeur, outre qu'elle suscite le sentiment superstitieux d'avoir profané l'endroit, en troublant le repos des morts du cimetière. (Oudina, 2013, p.34) L'esprit fataliste et superstitieux du protagoniste est subitement hanté par cette expression qui résumerait une expérience, un adage ou une philosophie sur l'amour et la vie. Une expression que le protagoniste ne cesse de décoder et d'interpréter en la plaçant dans des contextes différents, en vain. Dans sa prédisposition superstitieuse et nourri d'un déterminisme inconscient, le protagoniste tient l'auteur de cette expression sur l'épitaphe pour responsable de son malheur qu'il anticipe dès les premières pages du roman, ce qui annonce une fin cadrée dans un défaitisme certain, renforcé par le passé composé : « Il n'en demeure pas moins que, je tiens le concepteur de l'écrit pour responsable de mes déboires, par le seul fait d'avoir changé le cours de ma vie, par cette inscription qui m'a porté malheur pour le restant de mes jours ». (Oudina, 2013, p. 37) L'on se demande pourquoi ce déterminisme psychique inexplicable qui incrimine l'auteur de l'inscription, alors qu'on aurait pu l'imputer au compte du hasard? L'esprit fataliste voit les incidents comme signe et se nourrit de la peur de l'échec menant elle-même au pessimisme. L'instinct prend le dessus et guide le protagoniste, dépourvu déjà de son *vouloir* et donc de son *pouvoir* :

Superstitieux, même à l'âge adulte, je continue de croire malgré moi, que c'est là devant cette tombe que mon destin s'est forgé avec son effroyable masque de laideur qu'un cerveau humainement paranoïaque puisse peindre dans ses moments de divagation.

Oudina, (2013 : 37)

La prolepse est à l'œuvre et annonce au lecteur des événements à venir relatant la vie du protagoniste. Cette anticipation offre une connaissance préalable déterminée et certaine de ce qui se passera. L'emploi du passé composé « *s'est forgé* » dans le passage susmentionné exprime un déjà mal fait, un destin scellé, réalisé et mortel, décrit comme situation de paranoïa dans un esprit malade qui renforce l'image mentale de la frayeur d'un avenir sombre.

-La hantise du signe indien

L'expression *vaincre le signe indien* réitérée et rappelée à plusieurs endroits du texte et en dépit du fait qu'elle soit liée à la malédiction et à la superstition, constitue un défi pour le protagoniste. Il l'emploie pour exprimer le vœu de surpasser l'échec et les malheurs causés par le destin. Cette expression signifie *briser le mauvais sort ou interrompre un cercle de la malchance*. Un bref retour à son étymologie nous indique qu'elle provient de l'époque du *Far West*. Il s'agit d'une pratique qui provient des tribus indiennes; les sorciers indiens jetaient un mauvais sort sur leurs ennemis en les

marquant au front du fléau qui s'abattra sur eux et qui n'épargnera que les personnes au cœur pur.(Expressions-françaises.fr)L'emploi de l'expression s'est répandu pour exprimer le fait de surpasser un cercle ou une succession de malheurs. Son emploi par le protagoniste est étroitement lié à la chance en amour, grâce auquel il s'est libéré du poids d'un passé miséreux pour avancer à pas certains dans la vie amoureuse puis professionnelle :

Satisfaction d'un autre côté, j'ai réussi à chasser le mauvais sort, à vaincre le signe indien, à espérer enfin que ma vie allait connaître un nouveau rebondissement et une certaine stabilité en souvenir de cette aventure qui me fait pousser des ailes de Don Juan.

Oudina, (2013 p.82)

Tentant de prendre son destin en main, le protagoniste croyait qu'il commençait à se débarrasser de sa succession d'échecs et qu'il arrivait enfin à tourner les pages noires de son chapitre d'enfance misérable et d'adolescence taciturne. Il commence à s'initier à la conquête des femmes et peut vivre une aventure amoureuse avec une jeune demoiselle. Cette aventure lui redonne goût à la vie et l'aide à regagner sa confiance en soi. Ce signe indien vaincu lui permet d'effectuer une succession d'actions afin de redresser sa situation socioprofessionnelle et améliorer son niveau d'instruction en suivant des cours par correspondances, s'acquitter du service militaire qui lui permet d'élargir son cercle de connaissances et de suivre une formation professionnelle en informatique, le tout sans se débarrasser définitivement de son esprit fataliste : « (...) puisque j'ai déjoué une fois la vigilance du destin, je pouvais refaire le coup pour revivre d'autres aventures similaires à celle qui m'a terriblement secoué, dans l'imparfait de mes connaissances ». (Oudina, 2013, p.90) En multipliant les conquêtes, le protagoniste estime maintenant que la chance est à ses côtés et associe cet exploit à *Eros* dieu de l'amour et pas au destin qui rime, dans ses pensées, avec malheur. Après le regain de la confiance en soi, l'antihéros avance en ayant la conviction que le cercle infernal est désormais rompu et qu'il est maintenant doté du verbe limpide auquel les femmes ne peuvent *résister*. C'est une énième tentative malicieuse de contourner le destin au lieu d'œuvrer pour un changement certain « après avoir vaincu le signe indien qui jusqu'alors s'est amusé à pimenter la vie d'ingrédients fâcheux ». (Oudina, 2013, p.90) La chance lui sourit davantage lorsque le protagoniste rencontre *Ely*, dont il tombe amoureux, avec laquelle il vit des moments agréables, durant lesquels leur amitié devint un véritable amour. Sorties, rendez-vous, souvenirs, la relation est vite consolidée et devint sérieuse. Cet amour aide le protagoniste à se libérer graduellement de l'emprise du passé et du défaitisme pour tenter de vivre le présent et de penser à un avenir commun. Retrouvant le bonheur, *Elias* s'acquitte de toute moralité conservatrice, en donnant libre cours à ses sentiments et à ses instincts, dans une sorte de rébellion *Donjuanesque* bravant les dieux, la morale et les Saints.

Mais, une fois de plus, le fatalisme est invoqué à travers la réitération du signe indien comme dans l'impossibilité pour lui d'échapper à l'œuvre du destin même s'il le désirait: « Débarrassé du signe indien, heureux de ma nouvelle conquête, en harmonie avec moi-même et dans une paix absolue, j'étais aux anges, dans une

plénitude sans faille. » (Oudina, 2013, p. 99) Puisque le bonheur ne dure pas toujours, *Elias* se retrouve une nouvelle fois confronté au refus de cet amour par les parents d'*Ely*. Il reçoit la nouvelle foudroyante lors d'une ultime sortie idyllique, dans l'extrême conviction que le destin et la vie allaient se retourner contre lui. (Oudina, 2013, p. 105). La réitération de la même croyance au signe indien est agrémentée cette fois-ci par la *Volonté* du protagoniste de changer son destin et l'invocation de Dieu: « J'ai mis mon destin entre les mains de Dieu, mais en y mettant également du mien, pour vaincre le signe indien incrusté dans l'abîme de mon âme blessée. » (Oudina, 2013, p. 155) La maturité de notre anti-héros se manifeste à travers la nouvelle perception du destin qu'il sollicite en tant que force inexplorable devant faire régner l'ordre et pas en tant que châtiment, plutôt une espérance armée d'une détermination.

3.4 Malédiction ancestrale et forces occultes

La désolation de tout le village dont le protagoniste est issu pourrait bien provenir de la malédiction de leurs ancêtres fondateurs de la tribu les *Béni Mehenna*, qualifiés d'*infréquentables* par la masse. Le narrateur fait déjà référence aux *Béni Mehenna* dans l'incipit : « [...] le temps dit-on, dans le dialecte des béni Mehenna, une tribu arabe d'Afrique du nord, pour Satan de se mettre à l'ombre (...). » (Oudina, 2013, p. 7). L'introduction de la tribu se fait par un clin d'œil à son origine arabe et sa localisation au nord-africain, qui rappelle sa puissance et sa position stratégique. En dépeignant les malheurs et la misère dont souffrent les habitants de la contrée et plus précisément *Elias*, étant né et ayant survécu par miracle dans cet endroit, le protagoniste évoque une deuxième fois ses ancêtres, les *Béni Mehenna* : « Et la rudesse du climat qui, frappaient cette contrée peuplée d'une Arch, descendant en droite ligne de l'Arbre généalogique des Béni Mehenna. » (Oudina, 2013, p.12) Le lecteur se demandera certainement quel est le rapport entre la désolation de toute la contrée et les origines de ses habitants, a priori aucune hypothèse causale n'est à l'œuvre. Une allusion peut être faite à un malheur en héritage ou à une malédiction quelconque dont l'intemporalité mythique serait à l'origine de la désolation. À vrai dire, les origines de la tribu des *Béni Mehenna* ne sont pas précises, ils seraient Amazigh, originaires de Béjaïa et plus particulièrement de la tribu des *Ait Melloul* qui se sont installés au massif de *Collo* à Skikda (Algérie) et se sont emparés de la région. Ses descendants seraient les *Bechiri*, les *Khezri*, les *Naimi* et les *Messalaoui*. (Colliotte.free.fr)

Une autre hypothèse stipule qu'ils seraient originaires d'Arabie, auraient passé par Béjaïa puis se sont installés au littoral de Skikda et s'en emparèrent en combattant et en repoussant les autres tribus. À l'unanimité, *Béni Mehenna* est une grande tribu connue pour avoir résisté au colonisateur et pour avoir réussi à vaincre les autres tribus du littoral skikdi. Serait-elle maudite pour son passé tumultueux et ensanglanté? Le narrateur semble y croire. La réitération de cette malédiction supposée être à l'origine du malheur de la contrée et du protagoniste même confirme la fatalité à l'œuvre depuis des siècles.

Dans la foulée d'une montagne de commérages, cette communauté est assimilée à tort mais apparemment jamais sans raison, à des « infréquentables », en

présence de ce dicton selon lequel « ceux qui les fréquentent ne connaîtront jamais la paix.

Oudina, (2013 : 12-13)

Connus pour leur rudesse et leur bellicisme, essentiellement dus à des facteurs socio-historiques-internes, dans la recherche du pouvoir absolu qu'ils se disputaient avec les autres tribus et externe, face aux autorités coloniales auxquelles ils ont résisté en empêchant leur expansion-, ils sont stéréotypés à jamais d'*infréquentables*. Le dicton « ceux qui les fréquentent ne connaîtront jamais la paix » auquel le narrateur a fait appel est une traduction de l'Arabe dialectal enraciné dans l'esprit des concitoyens : *Béni Mehenna li yaarafhom maYethenna*. Ce rappel historique fonctionne comme texte fondateur mythique qui renvoie à une malédiction lancée par les leurs ennemis, ayant eu la malchance de se trouver un jour face à cette tribu apparemment invincible, mais hantée à jamais par le spectre de la mort et du sang. C'est également une image stéréotypée nourrie par le principe colonial *diviser pour régner*, visant à semer la discorde entre les tribus du même territoire afin de mieux les dominer. Le protagoniste croit à cette malédiction, et semble être obsédé par cette croyance jusqu'à la fin, mais avec une légère modération due aux changements positifs survenus. Il invoque les forces occultes dont le pouvoir serait adverse au destin qui s'annonce mortel; *Satan et Belzébuth* viennent atténuer la peur et la crainte d'un destin cruel et justifier sa colère semblable à celle de *Lucifer* : « Par Belzébuth ! Par Satan ! Le destin paraissait s'acharner contre ces paysans qui tramaient à longueur de journée sans jamais vraiment pouvoir manger à leur faim, ni encore moins, se vêtir avec des habits propres. » (Oudina, 2013, p. 11)

Autre que l'emploi d'un lexique coléreux fait de jurons et d'altérations blasphématoires qui renvoient à la malédiction héritée des ancêtres, lorsqu'il qualifie les paysans démunis de « *damnés de la terre* » (Oudina, 2013, p. 11) et de « *club des damnés* », (Oudina, p. 18), qui qualifient leur situation de *sortilège* (Oudina, p. 17), et la vie qu'ils mènent d'« *d'enfer frustrant* » (Oudina, p. 14), Ce lexique porte à l'extrême la description d'une vie rustique désavantagée, insupportable et surtout désastreuse. Aussi, il appréhende la cause de la malédiction comme sacrilège ou profanation du repos des morts qui transforme cette croyance en obsession: « quelle formule magique devrais-je invoquer pour chasser l'effet pervers de cette malédiction réelle ou supposée qui affecta mon psychique sans le moindre ménagement ? » (Oudina, 2013, p.38). Sachant que cette malédiction ne peut être brisée que par un acte extrême, le protagoniste s'adonne à l'amour qui se présente à lui comme un cadeau divin, dans l'éternel jeu entre lui et la fatalité qui le nargue. Il se retrouve en affront avec le père de sa bien-aimée et par conséquent une déchirure certaine vient l'affecter et lui coûter la vie. La malédiction poursuit sa rotation infernale pour un personnage qui s'assume mal, incrimine le destin et le passé lointain, même après avoir tenté de reprendre sa vie en main : « trop tard pour bien faire, le sort est jeté et le mal est fait. Comment diable remédier à cette bavure sous le timbre d'une phrase que j'ai laissé échapper malencontreusement. » (Oudina, 2013, p.120). Sa posture d'*ange déchu*, même après avoir trouvé l'amour de sa vie accentue la défiance du destin qui lui coûtera cher :

Dans ces moments de bonheur, je me souciais peu de plaire à Dieu, ni encore moins à ses saints ni même de craindre un dur châtement le jour dernier. Qu'importe en enfer ou en paradis, mon âme trouvera toujours un instant pour se rappeler ses moments de bonheur palpitant.

Oudina, (2013, p.98)

La défiance des lois divines à la manière de *Don Juan* dans la phase de *l'être* justifiée par la défaveur du protagoniste et de sa communauté, s'est vite accentuée, dans la phase du *faire* par le choix des conquêtes amoureuses sujets de plaisirs sensuels qui importent plus que les lois de l'univers, l'on se rend compte que le protagoniste tout comme *Don Juan* se rebelle contre Dieu même et la machine fatale du destin, prétextant misère et malheur, et qu'enfin de compte la morale pour lui est sujet de réfutation. Pourtant le sort implacable du protagoniste lui réservera une alternative semblable à celle de *Shéhérazade* la mythique dans le choix de changer le cours du destin ou de le subir.

4. *Le mythe des Mille et une Nuit : enchâssement, mise en abyme et dénouement*

L'auteur, dressant le portrait d'un protagoniste pessimiste et désespéré, nous plonge dans la rotation infernale d'une *dystopie* qui annonce une fin tragique. Or au milieu de ce pessimisme, un brin d'optimisme voit le jour lorsque *Elias* reprend confiance en soi, tombe amoureux et mûrit par l'effet envoûtant de cet amour. Même en se lamentant sans arrêt sur son sort et accusant l'univers de malédiction pour des erreurs qu'il a commises maladroitement, l'antihéros trouve le moyen de rompre le cycle infernal du destin à savoir *le signe indien*, en s'adonnant à la narration d'histoires amusantes et énigmatiques créant un enchâssement qui favorise l'éclatement et le brouillage des pistes. Le seul moyen de vaincre le désespoir lié aux événements fâcheux de sa vie, qui se succédaient, était d'embarquer le lecteur dans une aventure amoureuse tragique. Il s'apparente ainsi à *Shéhérazade* dans sa tentative réitérée de contourner son sort jusqu'à ce qu'elle puisse en fin de compte le vaincre dans *les Mille et une Nuit*. Lors de ses premières conquêtes amoureuses le protagoniste revêt la peau d'un conteur en créant une dimension pittoresque qui lui donne confiance en soi et l'aide à gagner le cœur de sa bien-aimée :

Aussi pour sauter le mur de mes hésitations, l'anecdote est venue à mon secours par le truchement d'une histoire racontée à proximité de l'organe auditif de ma campagne [...]. Difficulté pour moi de franchir le pas, j'ai commencé le récit en ignorant la boule de feu qui me brûlait le bas ventre ».

Oudina, (2013 : 83-84)

Ainsi, introduisant la phase du *faire*, l'idée de l'enchâssement comme modalité de conquête chevaleresque venant de son libre arbitre a été couronnée de succès. Ce fut pratiquement le premier acte volontaire réussi qui constitua la pierre angulaire de tout le parcours qui suit. *Elias* racontait à sa compagne des histoires folkloriques, drôles dans un enchaînement ludique. Cette même situation prendra par la suite un détour positif allié à la malice de l'antihéros usant d'un pragmatisme qui lui vaudra une initiation aux conquêtes dont il tirait un profit instructif :

[...] j'ai pris depuis, mon bâton de pèlerin pour aller à la recherche d'autres confrontations. Je me sentais désormais, de taille à lutter contre les influences extérieures qui, jusqu'à présent, jouaient en ma défaveur, pour venir à bout de cette malchance qui hantait mes nuits en me poursuivant inlassablement même dans la carté du jour.

Oudina, (2013 : 83-84)

Cette situation est donc l'élément déclencheur de la *volonté* de changer le cours des choses et de se revaloriser ; le protagoniste réussit à se libérer du pessimisme qui l'empêchait d'espérer ou de rêver, ce qui se réalisait réellement en une succession d'actions positives. L'enchâssement comme alternative fructueuse devient dès lors l'arme du protagoniste qui, brouillant la piste à son lecteur l'emmène une fois de plus dans une *mise en abyme*, comme derrière le miroir de sa propre histoire pour raconter une suite à sa relation avec *Ely*. Cette *mise en abyme* proleptique présage le chaos de son monde, car nourrie par l'esprit fataliste du conteur *Elias*, elle annonce le tragique. Après leur séparation, *Elias* refait vite sa vie avec une femme qui ressemble physiquement à *Ely*. Il vit en évoquant le souvenir de sa bien-aimée incarné par le choix d'une épouse qui lui ressemble, ce qui atteste d'une forte emprise du passé sur le psychisme du protagoniste. Hanté par son souvenir, il tente toujours de revoir *Ely* même de loin. Après plusieurs tentatives, elle réapparaît au balcon de sa maison et à la grande surprise du protagoniste elle était paraplégique. A priori la providence a provoqué la rencontre des amoureux une dernière fois comme dans l'accomplissement d'un destin fort redouté, qui a fait qu'*Ely* retrouve miraculeusement sa faculté de marcher, alors qu'*Elias* est victime de coups de feu d'un père fou furieux. Une fin tragique mais anticipée qui met en évidence la rotation infernale d'un *signe indien* qui ne sera brisé que par un *sacrifice*, une mort mythique certaine qui doit remettre les choses en ordre, et reconstruire le monde, jusque-là chaotique. Le recours à la *mise en abyme* par le narrateur et à l'instar des *Mille et une Nuits* prête un pouvoir thérapeutique et libérateur à la narration. Le libre-arbitre jusque-là présent timidement à travers le faible *vouloir* de notre antihéros, se concrétise à travers son imaginaire, dans sa tentative de déjouer l'œil vigilant de la fatalité. Le sacrifice du protagoniste pour que vive sa bien-aimée entre dans le rite initiatique qui retrace le parcours du personnage dans son éternel rapport de force avec la fatalité qui le malmène. Le lecteur ne se rend pas compte qu'il est manipulé par le talent de notre antihéros toujours armé de ruse, pour changer la fin tragique projetée dès les premières pages du texte en un nouveau départ. L'indice révélateur est la réitération du dialogue entre *Elias* et sa bien-aimée, lorsqu'elle lui annonce que ses parents s'opposent à leur union. Voici le dialogue initial :

Peur de quoi et pourquoi ?

-Juste parce que celle qui t'as précédée est morte des suites de ses brûlures diagnostiquées au 3^e degré, sur toutes les parties de son corps.

-Un soupir de soulagement est sorti de son tréfonds, pour laisser place libre à un éclat de rire, illuminant davantage son visage (...)

-Sacré farceur sans cœur, tu m'as fait drôlement peur.

Oudina, (2013 : III-II2)

Dans ce dialogue, le protagoniste et après avoir eu écho de l'opposition des parents d'Ely à leur relation à cause de l'appartenance à deux couches sociales différentes, entame un récit sur une conquête précédente jouant sur le suspense et les nerfs de sa bien-aimée, qui s'en rend compte rapidement. Réitéré à la fin, ce dialogue décode en fin de compte le jeu d'écriture à travers son retour au récit cadre, dans lequel on se rend compte que les amoureux sont toujours unis et tentent de faire face au refus parental. La scène réitérée avec certains changements nous fait revivre l'instant de tension entre les amoureux, suivi du dialogue réitéré :

- Parce que, celle qui t'a précédée est morte des suites de ses brûlures. Avant de conclure plus loin :
- Résultat confirmé, d'une nuit d'enfer dans les flammes de la passion sur un lit douillet. Comprenant subitement la boutade, Ely rétorqua.
- Petite brute sans cœur, tu m'as fait peur. »

Oudina, (2013 : 199)

Ce retour en arrière vers le dialogue partiellement elliptique offre une fin ouverte à toutes les suppositions et un brin d'optimisme dans le monde chaotique puisqu'il suggère différentes alternatives pour contrer le destin. *Elias*, tout comme *Shéhérazade*, use de la parole pour changer son destin et il y parvient. Le processus de la mise en abyme renverse la situation en faveur des personnages : En retournant à la situation cadre, le protagoniste est pourvu d'une seconde chance de s'assumer et d'armer son *vouloir* d'un *pouvoir* libérateur ; *Shéhérazade* quant à elle sauve sa vie en bravant la volonté de *Shâhriar*, qui incarne la fatalité, par le biais d'une multitude de récits qui retardent sa fin tragique jusqu'à ce que sa vie soit enfin sauvée.

Conclusion

Le roman *Douleur exquise* remet en cause la croyance fataliste et défaitiste ainsi que le déterminisme inconscient du personnage à travers la thématization du destin dans le désordre du monde. Il dresse le portrait d'un personnage autour duquel toute la trame narrative est centrée, un personnage qui se refuse et se cherche. Semblable au *roseau de la Fontaine* face à la fatalité dans sa tentative de survivre, il incarne également la figure de *Lucifer- l'ange déchu* par sa désobéissance, son refus et la défiance des lois les plus impénétrables de l'univers. Il symbolise également l'aliénation et l'ambivalence d'un personnage/société passif (ve), en quête perpétuelle de réassemblage de son univers détruit par des fléaux sociaux qui rappellent la malédiction des dieux mythiques, d'où le retour parodique aux Ancêtres les *Béni Mehenna* comme texte fondateur déjoué par la condamnation d'un passé au lourd tribut dont ils sont à l'origine. Le roman se lit dans une dimension philosophique qui oppose le *vouloir* au *pouvoir* dans la quête d'optimisme littéraire à l'ère postmoderne. D'un point de vue mythocritique, il se lit dans une perspective initiatique d'un protagoniste mis à l'épreuve et qui ne cesse d'apprendre à contourner le destin par mille et une ruses. Sa quête débute par un état de passivité mêlé à une colère contre la fatalité, durant laquelle le protagoniste subit au lieu d'agir. Son parcours semé d'embûches l'aide à se transformer et à chasser le signe indien. La mort symbolique est donc le prix à payer pour embrasser un nouveau départ, une nouvelle alternative.

Croyant au fatalisme dans tous ses états, à savoir : forces surnaturelles et occultes, superstition et malédiction, il est en proie au pessimisme qui nie toute forme de liberté et anticipe une fin tragique inévitable. Guidé enfin par son instinct et le sentiment d'amour, il brise *le signe indien* par l'unique moyen de la parole libératrice grâce à l'enchâssement. La parole agit comme une expérience thérapeutique qui soulage la douleur, extériorise le non-dit et offre des alternatives. La narration cyclique a permis de donner une structure double au texte et de proposer plusieurs interprétations. Contrairement à la linéarité, elle a créé un brouillage de pistes qui se joue du lecteur jusqu'à la fin. Cet éclatement à l'image de l'univers chaotique et déchiqueté du protagoniste propose un nouveau départ aux amoureux, une alternative pour sauver leur amour et dénouer à jamais *le dilemme cornélien* qui oppose l'amour à la raison et la liberté du protagoniste au fatalisme inévitable dans son cycle mortel. La question du fatalisme dans le roman est loin d'être close, car c'est le narrateur hétérodiégétique qui intervient à la fin dans son monologue à la troisième personne et renvoie à la phase initiale du récit cadre, pour enfin supposer que le soi-disant libre arbitre serait moins la *volonté* du protagoniste que la bienveillance de la fatalité qui le dépasse et propose plusieurs voies à emprunter. Cela nous renvoie à la pensée de *Mektoub* qui resurgit en fin de compte annonçant que le verdict est loin d'être prononcé. Le roman *Douleur exquise* peut être lu et étudié en tant que voyage initiatique, écriture du chaos ou comme dystopie, et même s'il n'appartient pas à la science-fiction ou au fantastique, la dystopie peut être percée dans l'entremêlement des genres et la fragmentation de l'écriture postmoderne éclatée qui brouille les pistes, invoque le folklore, le poétique et le tragique dans la reconstitution du monde.

Références bibliographiques

- Abboud, M. (2020), Mémoire de Master, L'esthétique du Fatalisme dans *Vivement septembre* d'Akram el Kebir, Université de Guelma, Algérie.
- Cournot, A. A. (1851-1975), *Essai sur les fondements de nos connaissances*, Vrin, Paris.
- Cournot, A. A. (n.d), Définitions du mot "Fatalisme", Trésor de la Langue française, <https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/fatalisme>. (Consulté le 04 juillet 2021).
- Cournot, A. A. (n.d). *Ethnographie: Textes extraits de la Monographie de Collo* par le Capitaine Helo, <http://colliotte.free.fr/ethnographie.htm>. (Consulté le 17 août 2021).
- Cournot, A. A. (n.d), *Expressions V, Vaincre le signe indien*, <https://www.expressions-francaises.fr/expressions-v/1307-vaincre-briser-le-signe-indien.html>. (Consulté le 24 août 2021).
- Diderot, D. (1796), *Jacques le Fataliste*, Flammarion, France.
- Freud, Sigmund (1921), *Cinq Leçons sur la Psychanalyse*, Traduction de l'Allemand par Yves LE LAY, Edition du Groupe Ebooks libres et gratuits, 29/11/2003.
- Gleizes, D. (2007), *Étude sur Denis Diderot Jacques le Fataliste*, Ellipses, Lonrai.
- Noël, L. (1905), *Le principe du déterminisme*, *Revue néo-scolastique*, 12^e année, n°45, 1905. pp.5-26, p.7, en ligne https://www.persee.fr/doc/phlou_0776-5541_1905_num_12_45_1869. (Consulté le 20/06/2021).

akofena

- Oudina, S. (2013), *Douleur exquise*, Dar Errouh, aux frais du Palais de la Culture, Skikda.
- Pluquet, F. A. A. (1757), *Examen du Fatalisme, ou Exposition et Réfutation des différents Systèmes de fatalisme qui ont partagé les philosophes sur l'origine du monde, sur la nature de l'âme, et sur le principe des actions humaines* (Vol. t I). Didot et Barrois, Paris.
- Pommier, É. (2010), le Sens de la Liberté chez Bergson. *Cahiers philosophiques* (122), 57-88, en ligne <https://www.cairn.info/revue-cahiers-philosophiquesI-2010-2-page-57.htm>. (Consulté le 10/06/2021)